

La pédagogie holistique par le cinéma en classe

Julie Talbot
Collège Regina Assumpta

Mots-clés: court métrage, enseignement du cinéma, pédagogie sensible, adolescence, témoignage

Le développement global et le mieux-être des adolescent·e·s ne sont pas suffisamment pris en compte à l'école, une réalité qui n'est pas étrangère à la détresse existentielle qu'ils-elles peuvent éprouver. Depuis que j'ai initié des projets de réalisation de court métrages en classe, je m'interroge sur le rôle que le cinéma peut jouer quant à la prise de conscience des émotions et quant à la quête de sens chez les adolescent·e·s, ainsi que sur son impact réel sur leur mieux-être.

Dans cet article, je partagerai mon expérience en enseignement du cinéma et je mettrai en lumière ses différentes perspectives. J'essaierai de démontrer l'impact de la production artistique dans la vie des adolescent·e·s sur les plans personnel et social : réaliser un film à partir d'images d'archives personnelles offre selon moi la possibilité aux jeunes d'exprimer leurs vulnérabilités et leurs sensibilités tout en développant une meilleure compréhension et connaissance de soi. Tout d'abord, je présenterai mon cadre théorique en définissant ce qu'est la pédagogie sensible. Ensuite, je brosserai le portrait de l'éducation au cinéma au Québec et je décrirai mon contexte d'enseignement ainsi que mes observations de terrain. Je soulignerai également d'autres initiatives qui utilisent le cinéma dans cette perspective introspective, voire thérapeutique pour développer l'émotionnel et l'affectif chez les participant·e·s. Enfin, je présenterai les étapes de réalisation d'un projet cinéma s'inscrivant dans une approche pédagogique sensible, une démarche que je relie à l'enseignement holistique, ce qui me permettra également de soulever certains enjeux liés au système éducatif québécois.

Cadre théorique: la pédagogie sensible

C'est en lisant *Philosopher et méditer avec les enfants*¹, du philosophe français Frédéric Lenoir, que je me suis rendu compte que j'oubliais parfois

l'essentiel dans ma façon d'enseigner : l'écoute des sentiments des jeunes. Et si tout était là au fond ? On cherche souvent le meilleur sujet à proposer aux élèves lorsque vient le temps d'entamer un projet de création comme la réalisation d'un court métrage. Mais si on partait tout simplement d'eux-elles, de ce qu'ils-elles ressentent ? L'approche introspective de Lenoir, qui préconise de mettre sur pied des cercles de discussion philosophiques abordant de grandes questions existentielles aussi simples que « Qu'est-ce que l'amour ? Le bonheur ? Le sens de la vie ? », donne l'espace aux enfants pour s'exprimer sur des enjeux personnels parfois difficiles à énoncer ailleurs dans leur vie. L'espace d'écoute et de bienveillance instauré par Lenoir est décrit dans son livre comme un guide d'introduction à la philosophie en classe.

L'adolescent-e est en quête de sens : « Qui suis-je ? Que deviendrai-je ? Quel sera mon rôle dans la société ? » Il-elle se pose de grandes questions philosophiques, voire spirituelles, et cherche des réponses. En classe les jeunes sont amené-e-s à débattre, à exprimer leurs idées et leurs opinions, mais la dimension sensible ou intime de ces réflexions peut parfois être négligée.

La spiritualité est un phénomène complexe qui est trop souvent associé à la religion. Elle se définit pourtant comme une démarche personnelle qui se vit par la prise de conscience holistique de sa relation ou de sa connexion à l'autre selon trois niveaux interreliés : la relation à soi, aux autres et à son environnement naturel². Dans cette période de crise pandémique fragilisant le système éducatif et nos jeunes, il est primordial, en tant qu'éducateur-riche ou enseignant-e, d'intégrer la spiritualité à nos cours pour encourager une meilleure connaissance de soi et de l'autre. Il faut prendre soin de l'âme de nos élèves, ce que je crois que l'éducation holistique favorise.

Cette approche plus spirituelle de l'enseignement m'a inspiré la création de groupes de discussion à la suite des visionnements de films en classe. Tout d'abord, je sélectionne une question philosophique que je pose aux élèves lorsque nous nous rassemblons pour discuter du film vu à la dernière séance de cours. Cela produit un effet d'entonnoir, et on peut par exemple partir d'une question comme « Qu'est-ce que l'amour ? », en considérant en premier lieu le terme selon des définitions générales et communes comme celle de l'amour de soi ou de son prochain, de l'amour fraternel, de la passion, etc. Toutefois, cela permet aussi de recueillir des témoignages plus personnels de jeunes qui ont eu le cœur brisé, qui n'ont jamais connu l'amour ou qui le cherchent à tout prix. Ces moments-là en classe sont précieux, et je m'assure

que le respect et l'écoute se maintiennent tout au long des échanges par une préparation de ces ateliers-discussions et par une méthode de prise de parole à tour de rôle. C'est l'approche sensible mise de l'avant par Lenoir qui m'a conduite à m'interroger sur ma façon d'enseigner les arts, et surtout d'aborder le cinéma en classe. Or, en effectuant des recherches sur la définition de la pédagogie sensible ou du sensible, je me suis aperçue qu'il y avait peu de références sur le sujet en éducation. C'est qu'en fait, le terme « pédagogie sensible » est peu employé dans le milieu éducatif, on y fait parfois référence à l'enseignement holistique. « Holistique » désigne, en épistémologie ou en sciences humaines, ce qui est « relatif à la doctrine qui ramène la connaissance du particulier, de l'individuel à celle de l'ensemble, du tout dans lequel il s'inscrit³ ». L'éducation holistique tient compte du développement global de l'élève, c'est-à-dire des aspects social, physique, intellectuel et spirituel. Cependant, elle n'est pas encore très bien connue du milieu éducatif québécois et peu de chercheur·euse·s se sont penché·e·s sur ce modèle. Virginie Boelen, chercheuse et chargée de cours à l'Université du Québec à Montréal (UQAM), s'intéresse au modèle éducationnel holistique dans sa thèse publiée en 2022. Elle réfléchit notamment à la prise en compte de la spiritualité en éducation :

Cette prise de conscience du cheminement spirituel de l'élève permet de considérer le développement général de l'enfant dans ses apprentissages et développe un sentiment d'appartenance à la communauté dans laquelle ils agissent, conduisant à leur implication responsable et citoyenne pour la justice et le bien commun. Toutes ces caractéristiques associées au développement spirituel chez le jeune contribuent à un état de bien-être et à une propension au mieux vivre-ensemble, avec un impact positif sur ses apprentissages⁴.

Ce qui m'intéresse dans la pédagogie sensible ou holistique, c'est de comprendre comment s'expriment les ressentis des élèves et de quelle façon ils se traduisent dans les arts visuels, spécifiquement le court métrage. Ce modèle éducatif offre à l'adolescent·e une façon de s'approprier ses émotions et de se faire accompagner pour mieux les comprendre.

Cette méthode m'est apparue très utile dans le contexte d'une réflexion de groupe à la suite du visionnement d'un film en classe. Puisque certains films

produisent ou déclenchent des réactions et émotions parfois intenses, il faut s'assurer en tant qu'enseignant-e de se préparer à des sujets plus difficiles, à des questions plus sensibles, à des opinions qui peuvent diverger de la nôtre. Il faut être prêt à écouter les élèves, qui partageront leurs souvenirs, leurs anecdotes et parfois leurs confidences, dans toute leur vulnérabilité de jeunes en processus d'affirmation de soi.

Il y a alors une prise de conscience, reliée à l'expérientiel. Ce qui vient d'être vécu en classe, à la suite du visionnement, peut être analysé, interprété et surtout partagé. Dans *L'expérience de l'art*, le philosophe américain John Dewey écrit que « l'art se définit comme un lieu de réconciliation et d'émancipation, la forme de communication la plus universelle et la plus libre⁵ ». Quand l'élève partage ses émotions et ses questionnements dans un projet de court métrage autobiographique, il se met d'une certaine façon à nu, étant libre d'exprimer sa créativité et sa sensibilité. Au sein de mes cours d'arts, j'ai voulu prendre le temps d'instaurer un espace où les élèves seraient amené-e-s à explorer et à nommer leurs émotions. En faisant face à leurs ressentis et en exprimant ceux-ci dans des œuvres, les élèves commencent doucement à apprivoiser certaines expériences sensibles vécues dans leur vie et en classe, s'approchant ainsi de leur intériorité, en vertu du caractère plus intime de cette expérience.

Contexte : l'enseignement du cinéma

Étant enseignante en arts et multimédia depuis quinze ans, j'ai eu un parcours professionnel marqué par ma passion pour le cinéma et par mon engagement envers les adolescent-e-s, deux aspects que j'ai tâché de combiner afin de proposer une expérience pédagogique unique. Mes tâches d'enseignement sont principalement liées aux groupes d'élèves âgé-e-s de quinze à seize ans, une période charnière dans leur développement artistique et personnel. J'encourage les élèves à exprimer leurs idées et à s'affirmer à travers des projets cinématographiques, mettant de l'avant la réflexion, la critique et la communication. Mon approche pédagogique repose sur l'idée que le cinéma est un outil puissant pour raconter des histoires et comprendre le monde qui nous entoure.

Enseigner le cinéma à l'école secondaire répond à différents besoins identifiés comme importants dans les milieux éducatifs. L'importance de développer des compétences reliées à l'expression et à l'affirmation de soi,

à l'éducation aux médias et aux nouvelles technologies de communication, ainsi qu'au développement de l'esprit critique ; c'est exactement ce qui est mis de l'avant dans la réalisation et l'analyse de films. Ces grands axes de développement de la personne, reliés principalement au domaine général « santé et bien-être » du programme, spécifient que l'école devrait « chercher à promouvoir, dans les limites de ses possibilités et dans une logique de prévention, le développement d'habitudes favorables à une condition physique et psychologique prédisposant à la réussite scolaire et à l'adaptation sociale⁶ ». La réforme se réclame d'une éducation globale, qui comprend le développement moteur et social, mais qu'advient-il de l'affectivité, entendue ici comme la faculté d'éprouver des émotions et des sentiments⁷ ? Cette même réforme valorise l'intégration de la culture mais n'inscrit pas le cinéma dans le cursus scolaire, au primaire comme au secondaire. La responsabilité revient aux enseignant-e-s de trouver la place nécessaire pour intégrer du contenu cinématographique. En m'appuyant sur les données de l'étude Cinéprof, menée par Caroline Martin, chercheure postdoctorale à l'Université de Montréal (UdeM), et par L'œil cinéma⁸, j'observe que ce sont les enseignant-e-s en arts et multimédia qui arrivent en tête de file et se dévouent à la tâche de former les jeunes au cinéma. Dans le cadre de cette étude, ces enseignant-e-s ont été questionné-e-s sur les aspects didactiques de l'enseignement du cinéma et sur les défis occasionnés par l'intégration d'un tel projet au sein de leurs cours. Sur les 89 participant-e-s, 37 ont une formation en arts plastiques et plusieurs ont souligné le défi que représente la préparation des séquences d'analyse filmique. L'autre enjeu soulevé est le manque de formation en enseignement du cinéma et la difficulté de se former à celui-ci. Ce dernier point est amené par 70 % des répondant-e-s travaillant dans une école publique, comparativement à 35 % pour les écoles privées. Martin explique ces données en insistant sur les inégalités d'accès à la formation continue.

Puisque j'enseigne les arts plastiques et le multimédia dans une école secondaire privée de Montréal, un milieu éducatif qu'on peut qualifier d'assez privilégié, j'ai accès à des outils me permettant de faire du cinéma. Qui plus est, les élèves possèdent déjà presque tous un téléphone cellulaire et utilisent les réseaux sociaux pour communiquer et pour s'exprimer. Il m'est alors plus facile d'aller chercher leur intérêt et de développer leur autonomie dans un projet cinématographique de grande envergure. Il règne en revanche une culture axée sur la performance et la réussite scolaire, culture qui occasionne

une pression constante chez les élèves. Cette pression ne semble pas étrangère au taux élevé d'élèves éprouvant des problèmes de santé mentale liés au stress et à la dépression, comme j'ai pu l'observer dans mes classes de quatrième secondaire. Cela m'a amenée à réfléchir, à travers un projet de maîtrise, à ma pratique en tant que pédagogue en arts visuels et médiatiques ainsi qu'aux possibles bienfaits de l'enseignement du cinéma sur le mieux-être de mes élèves.

Il devient urgent d'éduquer les jeunes à produire du contenu numérique de façon éthique tout en ayant conscience de sa diffusion et de sa médiatisation. Pour ma part, j'ai choisi de travailler avec des outils que les élèves connaissent comme le téléphone intelligent, ce qui m'allège dans mes tâches de formation plus technique puisque les élèves saisissent déjà bien le potentiel de cet outil. J'ai également eu envie d'ajouter un aspect autobiographique au projet en leur demandant de partir de leurs archives photo et vidéo personnelles pour commencer la réalisation du film en classe.

Avant de produire du contenu, l'élève doit en premier lieu comprendre la façon dont sont fabriquées les images fixes et en mouvement, ainsi que leur portée sur les différentes plateformes de diffusion et de communication. Je m'inspire donc des codes des médias sociaux en utilisant des outils qui permettent aux élèves de reproduire certains effets propres à des plateformes populaires comme Snapchat, TikTok et Instagram pour les intégrer au sein de leur projet de film. Je leur offre même l'option de travailler à partir des images contenues dans leur téléphone cellulaire, qui sont en quelque sorte dormantes, en attente de quelque chose de plus grand. Les possibilités du cinéma dans le milieu scolaire sont grandes, permettant une diversité de projets multimodaux riches de sens. Emma June Huebner, enseignante au secondaire et candidate au doctorat en enseignement des arts à l'Université Concordia, s'est d'ailleurs intéressée à l'impact des *stories* sur l'apprentissage dans son article *Une histoire au bout des doigts*⁹. Elle a observé qu'il « était engageant et motivant pour les élèves d'utiliser des outils et des codes d'un langage visuel qu'ils-elles connaissent déjà très bien.

L'utilisation que les jeunes font des nouveaux médias se rapproche étrangement du cinéma, et ce autant pour les vidéos TikTok que les *stories* Instagram. On retrouve souvent les mêmes codes, même si le format de diffusion est ici plutôt vertical. Une étude réalisée par la firme Ipsos auprès d'environ 2 000 Québécois-e-s en 2014 démontrait que deux jeunes sur trois

possédaient déjà un téléphone intelligent depuis l'âge de 13 ans¹⁰. Cette étude révélait également que 64 % d'entre eux regardaient des films ou des séries télé sur leur téléphone mobile. L'utilisation du cellulaire représente un avantage réel dans la réalisation de films, puisque c'est un outil simple et facile à déplacer, contrairement à de l'équipement cinématographique professionnel.

Les jeunes expriment l'envie de créer du contenu médiatique en s'inspirant de ce qu'ils regardent; une grande majorité d'entre eux-elles produisent d'ailleurs des *stories* chaque jour. Ces courtes vidéos narratives racontent un moment dans la vie de l'adolescent-e et permettent de mettre de l'avant leur propre vision du monde. La photographie constitue une œuvre à part entière et existe de façon autonome, mais elle fait aussi partie intégrante d'une nouvelle œuvre lorsqu'elle est intégrée à un film. Elle est prétexte à la narration, l'instant d'une histoire, et les souvenirs reliés à un moment précis capturé par l'image photographique sont présentés au spectateur et spectatrice dans le cadre d'une recomposition du sens et de son interprétation.

Dans *Faire son temps: Boltanski/Benjamin, le conteur comme témoin*, Anne Klein, professeure au Département des sciences historiques de l'Université Laval, nous parle de ce besoin de transmettre et de l'expérience de la transmission¹¹. Il y a un sens philosophique à cette démarche: qu'est-ce que l'être, et est-ce qu'une image peut raconter les aspects mystérieux de l'identité? Je crois que l'élève tente avec l'utilisation des *stories*, qui superposent la narration à des images d'archives, un travail en strates, où le sens de lecture de l'image est réinventé par la forme qu'elle prend. On peut du reste penser que la transmission de cette courte vidéo constitue une expérience de partage de soi à l'autre [Figure 1].

L'enseignement du cinéma en classe d'art serait-il un bon moyen d'aborder les défis actuels de l'adolescence en offrant aux jeunes la possibilité d'explorer leur identité, de s'affirmer tout en acceptant de montrer leur vulnérabilité? L'éducation holistique soulève ce genre de questions: que se passe-t-il lorsqu'on réalise un film? Dans quel état se met-on, se perçoit-on, se découvre-t-on? Qu'est-ce qu'on attend comme réaction lorsqu'on réalise un film et qu'on le diffuse au sein d'un groupe de personnes?

La pédagogie sensible par le cinéma: un angle philosophique

Mon expérience en enseignement du cinéma au secondaire m'a démontré que les films créés en classe permettent aux jeunes de se raconter souvent



Figure 1. Image tirée du projet Maux d'ados/mots d'ados réalisé dans le cadre du cours d'arts et multimédia de quatrième secondaire au Collège Sainte-Anne de Lachine, mars 2022.

plus librement et avec une plus grande profondeur que si on leur demande de s'exprimer oralement sur un sujet. Ils-elles peuvent exposer une très grande vulnérabilité dans leur projet cinématographique autobiographique, et utiliser celui-ci pour chercher un sens à leur existence. En utilisant des images personnelles, qu'elles soient fixes ou animées, les jeunes arrivent à parler d'eux-elles avec sensibilité et introspection. En cherchant dans leurs souvenirs, ils-elles peuvent aborder des thèmes reliés au passage de l'enfance à l'adolescence, à la perte d'un-e ami-e ou d'un être cher, au décès d'un animal ou à la visite d'un endroit en famille. Cette enquête dans les archives vidéo ou photographiques personnelles peut déclencher une réminiscence d'émotions reliées à l'expérience qui a été vécue. Il y aura aussi des images plus intimes associées à des moments d'égarement, de fuite, de questionnements identitaires, etc. Ces émotions et ces souvenirs sont une source de création qui permet une prise de conscience de ces instants précis de leur courte vie qui peut devenir le sujet même de leur projet de film.

Gary Salomon, un professeur de psychologie américain qui est appelé affectueusement « Docteur cinéma » et qui a été l'un des premiers à utiliser le terme « cinémathérapie », a écrit l'ouvrage *Reel Therapy: How Movies Inspire You to Overcome Life's Problems*, dans lequel se trouve une liste thématique de films traitant de la dépression, du deuil, du pardon ou de la colère pouvant

aider les patients à guérir¹². Selon Salomon, ces émotions parfois difficiles à nommer pour un patient deviennent plus facilement identifiables à travers un personnage de film, et l'effet miroir autorise une prise de conscience du ressenti selon un phénomène d'identification. Le cinéma permet aussi d'ouvrir une discussion à la suite d'un visionnement et de parler de son vécu à travers l'histoire du film.

La cinémathérapie est maintenant utilisée pour aider les patient·e·s à identifier certains problèmes. J'ai observé dans ma classe que les élèves arrivaient plus rapidement à s'ouvrir sur des sujets difficiles comme l'hypersexualisation des jeunes filles à la suite du visionnement du court métrage *Le vidéoclip* (Camille Poirier, 2020). Ce film raconte l'histoire d'une jeune fille de treize ans qui accepte de transformer son image pour tourner un vidéoclip avec les amis de son grand frère. La majorité des filles de la classe ont eu de vives réactions et les garçons, confrontés à cette image négative de pairs pratiquant une forme d'abus de pouvoir, ont réagi de façon sensible et touchante. Lorsque je parle de pédagogie du sensible, encore une fois, j'évoque la possibilité de créer des contextes dans lesquels la prise de conscience de ses émotions est possible en classe et où il est possible de les exprimer dans le respect et l'ouverture.

Pensons à Tracey Deer et à son excellent film *Beans* (Tracey Deer, 2020) sur la crise d'Oka au Québec au début des années 1990¹³. La réalisatrice mohawk, qui est aussi scénariste du film, se replonge dans ses propres souvenirs pour raconter ce qu'elle a vu et vécu à l'âge de douze ans. On la retrouve dans le film à cet âge fragile, adolescente en plein changement témoin d'une crise vécue par sa communauté. Elle en ressortira changée par le déferlement de haine et de racisme, dépeint avec tant de réalisme qu'il est impossible de ne pas réagir et de ne pas se sentir envahi par la honte et la douleur. La cinéaste a eu recours à des images d'archives de l'époque, des scènes qu'elle a intégrées au film pour plus de précision, mais c'est tout de même sa vision du récit, son interprétation du monde percutante et sa voix qui sont entendues.

Tracey Deer développe une approche thérapeutique du cinéma et projette sa voix et celles des plus vulnérables pour qu'elles se fassent entendre. C'est cette démarche qui m'intéresse dans la réalisation cinématographique, et c'est celle que je tente de reproduire avec mes élèves.

Le projet Maux d'ados/mots d'ados

À la lumière de ces interrogations et de ma découverte de nouvelles approches éducatives comme l'enseignement holistique, je me suis lancée, à l'occasion de ma maîtrise, dans un projet de court métrage philosophique et introspectif où l'élève devait se mettre au centre des réflexions. J'ai appelé ce projet Maux d'ados/mots d'ados.

J'ai tout d'abord proposé aux élèves le visionnement et l'appréciation de courts métrages qui susciteraient des questionnements par leurs sujets existentialistes. À la suite de discussions profondes et parsemées de récits personnels des jeunes, j'ai entamé un projet de court métrage avec eux. Je me suis inspirée du projet Mots d'ados d'Irvin Anneix, artiste français qui interroge les jeunes sur leurs vies par le médium vidéo, mais en y ajoutant une touche plus personnelle¹⁴. J'ai ainsi eu envie de demander aux jeunes ce qu'ils-elles ont à dire ou à dénoncer, ce qui les dérange et ce qui les touche. Ce récit pouvait prendre la forme d'un journal intime, d'une autobiographie ou tout simplement d'une vidéo d'art où la narration devenait la ligne directrice de la transmission de ces émotions. Il faut préciser que ce projet a pris place en pleine pandémie et que les élèves sortaient à peine d'un long confinement. Mon intention pédagogique était de leur faire nommer ce qu'ils vivaient, en déployant une approche de création sensible, basée sur l'écoute, l'introspection, l'expression de ses émotions et l'affirmation de soi. Mes objectifs étaient de faire réaliser à l'élève un court métrage où il-elle devait me parler de lui-d'elle à travers ce qu'il-elle veut, sa famille, ses amis, son chien, son école, ses loisirs... Un travail d'écriture sous forme de questionnaire avait été mis en place pour aider les jeunes à amorcer une réflexion plus intime, plus profonde sur eux-elles, car, selon ce qu'ils-elles m'ont révélé en classe, bien souvent à quinze ans ils-elles ont l'impression que leur vie n'est pas assez intéressante pour être racontée dans un film. Ce à quoi je leur réponds qu'ils sont une source inépuisable de questionnements existentiels, d'émotions brutes, de récits d'amitié et d'amour tellement doux et durs, et que ces petits moments de vie peuvent être les composantes d'une grande œuvre cinématographique [Figure 2].

Dans ma grille d'évaluation, j'ai demandé aux élèves de réaliser un film autobiographique de moins de trois minutes, où il devait y avoir quelques insertions d'images d'archives personnelles photographiques ou vidéo, et où l'on retrouverait de la narration parlée ou écrite. Les élèves ne devaient pas



Figure 2. Image tirée du projet Maux d'ados/mots d'ados réalisé dans le cadre du cours d'arts et multimédias de quatrième secondaire au Collège Sainte-Anne de Lachine, mars 2022.

nécessairement apparaître dans le projet, qui pouvait simplement mettre de l'avant des images de leur quotidien, des objets qui les entourent, des paysages traversés sur leur route vers l'école, etc. À travers ce projet les élèves ont eu la chance de découvrir dans des ateliers préparatoires les notions et langages du cinéma ainsi que les aspects techniques reliés au tournage et au montage vidéo ou sonore. Dans un cadre scolaire où les cours d'arts médiatiques sont donnés deux périodes par cycle, ce qui veut dire environ deux heures sur sept jours, ce projet de court métrage s'est échelonné sur une période de deux mois. Les élèves ont fait les ateliers pratiques et l'écriture du scénario en classe, mais une partie du tournage a été réalisée à la maison ou en dehors des heures de cours. Cela a permis aux élèves d'aller chercher une plus grande diversité d'images et de lieux de tournage. L'idée d'utiliser les images d'archives personnelles contenues dans le cellulaire des jeunes comme prémices à la démarche de réalisation permet selon moi une interprétation plus intime par les élèves de leur projet de film et confère un potentiel autobiographique plus grand. Dans *Photo d'ados, à l'ère du numérique*, Jocelyn Lachance, chercheur et professeur à l'Université de Pau, précise que la photographie numérique est

une trace mémorielle et participe à une réflexion identitaire chez les jeunes de cette catégorie d'âge. Lachance dit ainsi de l'image numérique

qu'elle est devenue liquide, instrument de communication, de confirmation de soi, d'appropriation de son image, de son corps, de son rapport au monde. Il s'agit moins de fixer un moment pour les souvenirs que d'en redoubler le partage en multipliant les points de vue, les possibilités de retour sur soi. L'image renforce l'intensité de la rencontre, la rend réelle, plus vivante encore¹⁵.

Il y a rencontre avec l'autre – le photographe ou les ami·e·s qui se retrouvent sur l'image –, mais il y a surtout rencontre avec soi. C'est la trace qu'on a existé à ce moment précis, avec des émotions, des idées et une apparence qui caractérise cette période. Il y a là un regard sur soi et son époque, et c'est ce qui fait de la photographie un bel outil de réflexion pour un projet autobiographique.

Les images que les élèves produisent et possèdent dans leurs téléphones racontent des choses sur eux·elles. Il faut prendre le temps de les mettre en contexte, de les observer et de raviver leur mémoire, mais ces images expriment des expériences vécues impliquant parfois de grandes émotions et des histoires fabuleuses. Les adolescent·e·s d'aujourd'hui archivent instantanément tout ce qu'ils·elles font, avec qui ils·elles étaient et comment ils·elles se sentaient cette journée-là. Pensons aux *stories* Instagram qui superposent images fixes ou animées, le plus souvent avec du texte faisant office de légende, pour décrire une émotion, un moment précis dans ce court récit de vie. C'est une trace laissée sur les réseaux sociaux, une archive du moment passé qui se présente sous une forme pouvant être réutilisée dans un processus de création plus élaboré. Ce qui a initié cette idée d'utiliser l'image d'archive est le travail de la cinéaste française Agnès Varda, qui dans son film *Ulysse* (1984) part à la conquête des souvenirs contenus dans une seule image retrouvée dans ses archives personnelles. Elle ira à la rencontre des protagonistes de la photographie, 30 ans plus tard, et les interrogera sur la perception qu'ils·elles ont de ce moment commun où cette photographie avait été prise. Varda effectue une recherche sur l'époque, sur la vie de ses voisin·e·s, de ses ami·e·s et collègues, mais surtout sur elle, sur sa vision artistique, sa démarche et ses aspirations de femme. Il y a dans cette quête un regard sur sa

vie, une autobiographie pansément, où on la sent faire la paix avec ses souvenirs et ses choix. C'est à la suite du visionnement d'*Ulysse* que j'ai eu envie de rapprocher la démarche du projet Mots d'ados/maux d'ados à celle de Varda, en demandant aux élèves de fouiller dans leurs archives photo et vidéo pour s'interroger sur leur propre vision de leur passé ou de leur avenir. Ça devient un élément déclencheur pour exprimer leur vision du monde, et c'est là où le projet prend tout son sens. En décidant d'intégrer des images prises dans des contextes différents, les élèves font surgir et se reformer des souvenirs, créant ainsi une histoire, composée dans une toute nouvelle perspective. Elle offre au jeune un nouveau regard sur sa vie, qui peut devenir fictive du moment où l'image sort de son contexte initial. L'adolescent·e se lance dans une auto-fiction et au même moment initie une réflexion sur le sens de sa vie, sur son identité. Cette démarche artistique favorise la prise de conscience de l'importance de questions comme « Où en suis-je ? Où vais-je ? Qu'est-ce que je représente ? ».

Voilà toutes des questions existentielles propres à l'adolescence. J'ai pu constater dans ce projet qu'apposer de la narration parlée ou écrite sur des images personnelles permet une forme de poésie visuelle très touchante. Il y a un nouveau sens de lecture de l'image, et cela ajoute aussi un aspect qui se rapproche des codes utilisés dans les *stories* par les élèves sur les réseaux sociaux, qu'ils maîtrisent très bien. Enfin, dans ce projet de court métrage, j'ai vu des jeunes parler de leurs problèmes d'anorexie, de conjoint violent, d'identité de genre et de dépression qui est encore trop présente. J'ai vu des images qui m'ont bouleversée. J'ai eu accès à des zones intimes de leur histoire et je me suis sentie privilégiée de pouvoir écouter ce qu'ils-elles vivent comme expériences et questionnements. À travers ce projet de film, les adolescent·e·s ont su communiquer une part de leur intériorité parfois difficile à exposer ou à verbaliser. J'ai senti une motivation et un enthousiasme à communiquer par l'image filmée ou photographique, parce que cela fait partie de leur vie, de leurs modes de communication au quotidien, parce qu'ils-elles sont souvent plus à l'aise comme ça [Figure 3].

Évidemment, je n'ai pas reçu que des projets d'une grande profondeur, j'ai aussi reçu des films humoristiques, légers, sans grand contenu, mais faits avec une volonté de divertir et de plaire. Je suis consciente que cette approche sensible de la pédagogie ne peut convenir à tous et que je dois m'attendre à quelques réfractaires. C'est normal. Demander aux jeunes de se dévoiler dans



Figure 3. Image tirée du projet Maux d'ados/mots d'ados réalisé dans le cadre du cours d'arts et multimédias de quatrième secondaire au Collège Sainte-Anne de Lachine, mars 2022.

un cours à l'école demande une confiance, un temps d'arrêt, et je remarque qu'il me serait impossible de lancer ce type de projet en début d'année, trop tôt, alors que la relation élève-enseignant-e débute à peine. Mais j'ose croire que ce projet Maux d'ados/mots d'ados permet aux jeunes d'exprimer leurs idées et leurs émotions avec ouverture et liberté. J'ai envie de leur prouver que faire du cinéma autobiographique est possible pour eux-elles et que cela leur permet de se connaître davantage. En exprimant leur vulnérabilité à l'écran et en se regardant par la suite, ces jeunes peuvent développer une pensée réflexive sur la compréhension et la connaissance de soi ainsi que des autres.

En somme, l'espace pour exprimer ses émotions n'est pas encore optimal dans les écoles secondaires au Québec. Actuellement, peu de cours du Programme de formation de l'école québécoise permettent ce type d'expériences sensibles. Les cours d'arts plastiques ainsi que d'éthique et culture religieuse offrent tous deux un espace d'échange et de partage permettant aux élèves de s'exprimer sur des enjeux qui leur sont chers. Mis à part ces deux cours relevant des domaines généraux de formation, peu d'espace est alloué aux élèves pour exprimer leurs sensibilités et leurs vulnérabilités. Il est pourtant essentiel de prendre en compte leur personne dans sa globalité puisque ce qu'ils-elles vivent et ressentent définit leur vision et leur compréhension du monde. La réalisation de films, plus particulièrement, offre aux jeunes la

possibilité de se libérer de leurs peurs, de nommer leurs mécontentements, de crier leurs douleurs et d'exprimer leurs émotions vis à vis leur avenir en image et en mots. Ils-elles sont nombreux à connaître des questionnements existentiels déchirants, et le court métrage réalisé en classe permet aux jeunes d'approfondir des pensées et des concepts qu'ils-elles n'auraient pas nécessairement explorés sans ce projet de création. Ce type de projet cinématographique permet aux jeunes de mieux se connaître et de comprendre leurs émotions dans une approche introspective basée sur un dialogue avec soi. En utilisant des images d'archives personnelles, ils-elles font un petit voyage intérieur qui les amène à se positionner dans ces questionnements et à y répondre parfois. Dans le programme de formation, on encourage l'élève à exprimer son opinion à la suite de la lecture d'un livre ou au contact d'une œuvre d'art, compétences qu'on peut associer à la conscience de soi et de ses besoins fondamentaux, plus précisément le « besoin d'affirmation de soi et d'expression de ses émotions¹⁶ ». Mais peu de temps est octroyé à l'aspect introspectif, qui est souvent mis à l'écart pour en privilégier d'autres plus concrets comme la compréhension et la rétention d'information. Comme enseignante en arts et multimédias ayant une approche sensible de la pédagogie, je me donne pour mission d'outiller l'élève en vue d'une meilleure compréhension de ses émotions : il s'agit d'apprendre à les nommer, oui, mais aussi de les déchiffrer et de voir ce qu'elles peuvent lui révéler sur lui-même-elle-même et sur le monde qui l'entoure. Il apparaît pour ma part clair, et c'est ce que montre mon expérience d'enseignante, que le cinéma est un bel outil pour favoriser ce type de prise de conscience, dans une perspective d'affirmation et d'expression de soi.

Notice biographique

Julie Talbot est enseignante en arts et multimédia au collège Regina Assumpta. Elle poursuit une maîtrise en arts visuels et médiatiques, profil recherche et intervention à l'Université du Québec à Montréal (UQAM) où elle approfondit ses réflexions sur l'expérience sensible que jeunes vivent lorsqu'ils. elles réalisent un film en classe. Elle est détentrice d'un baccalauréat en enseignement des arts visuels et médiatiques (UQAM, 2007) ainsi que d'un baccalauréat en arts visuels, profil création (UQAM, 2002). Elle a fondé avec Emma June Huebner le Festival canadien de cinéma jeunesse/Canadian Youth Film Festival en 2021 dans l'idée de célébrer et de mettre en valeur les créations cinématographiques des jeunes d'ici.

Notes

1. Frédéric Lenoir, *Philosopher et méditer avec les enfants* (Paris: Albin Michel, 2016).
2. Virginie Boelen, *Éducation, nature et spiritualité: développement d'une modèle éducationnel holistique*, thèse de doctorat (Montréal: Université du Québec à Montréal, 2022).
3. *Dictionnaire Larousse*, « Holistique », <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/holistique/40159> (dernière consultation le 23 juin 2023).
4. Virginie Boelen, *Éducation, nature et spiritualité*, 17.
5. John Dewey, *L'expérience de l'art* (Paris: Gallimard, 2010), 440.
6. Ministère de l'Éducation du Québec, *Programme de formation de l'école québécoise. Version approuvée. Éducation secondaire* (Québec: Gouvernement du Québec, 2006), 5, <https://cdn-contenu.quebec.ca/cdn-contenu/education/pfeq/secondaire/PFEQ-secondaire-premier-cycle.pdf> (dernière consultation le 23 juin 2023).
7. *Le nouveau petit Robert* (deuxième édition), « Affectivité » (Paris: Le Robert, 2011), 42.
8. Voir Caroline Martin, « L'enseignement du cinéma dans les écoles secondaires québécoises: portrait d'un curriculum enseigné inspiré des arts plastiques et de la littérature », *Revue des sciences de l'éducation*, à paraître.
9. La *story*, introduite en 2013 par Snapchat, est un concept simple désignant une publication qui peut contenir des images, de la vidéo ou du texte en format vertical disparaissant après 24 heures. Voir Emma June Huebner, *Une histoire au bout des doigts: les stories en classe d'art*, *Vision* n° 81 (janvier 2022), <http://revuevision.ca/une-histoire-au-bout-des-doigts/> (dernière consultation le 16 juillet 2024).
10. Ipsos, « La tablette s'envole, l'écrit reste », <https://www.ipsos.com/fr-fr/comportement-medias-des-jeunes-de-moins-de-20-ans-la-tablette-senvole-lecrit-reste> (dernière consultation le 16 juillet 2024).
11. Anne Klein, « Faire son temps. Boltanski/Benjamin, le conteur comme témoin », *Intermédialités* n° 36 (automne 2020), 23.
12. Gary Salomon, *Reel Therapy: How Movies Inspire You to Overcome Life's Problems* (Siddhartha Nagar: Aslan Publishing, 2001), 274.
13. Tracey Deer, *Beans*, film de fiction, Montréal, Rezolution Pictures et Office national du film du Canada, 2008, 78 minutes.
14. Irvin Anneix, *Mots d'ados*, <https://irvinanneix.com/Mots-d-ados-1> (dernière consultation le 25 juin 2023).
15. Jocelyn Lachance, *Photos d'ados. À l'ère du numérique* (Québec: Les Presses de l'Université Laval, 2013), 187.
16. Ministère de l'Éducation du Québec, *Programme de formation de l'école québécoise. Version approuvée. Éducation secondaire* (Québec: Gouvernement du Québec, 2006), 6, <https://cdn-contenu.quebec.ca/cdn-contenu/education/pfeq/secondaire/PFEQ-secondaire-premier-cycle.pdf> (dernière consultation le 23 juin 2023).

